

<i>Perspective</i>	<i>Texte</i>	<i>Remarques</i>
Moby Dick est une tragédie (au sens de Nietzsche)		Unité de temps, de lieu, etc. Didascalies. Chaque personnage est l'incarnation d'un destin. Le récit se déroule conformément à une prophétie initiale (incarnée par Elie). Pour Nietzsche, l'essence de la tragédie est d'interposer entre le spectateur et la vérité transcendante du mythe le masque solaire (apollinien) de la persona. Le spectateur n'accède à la vérité du mythe que par l'intermédiaire du chœur, dont l'ivresse (dionysiaque) permet la dissolution du principe d'individualité. Le chœur ne voit pas les acteurs comme acteurs, il voit directement les figures mythiques dont ils sont les masques. Pour Nietzsche, détruire le masque, c'est détruire l'accès : apollinien et dionysiaque sont indissociables. Dans Moby Dick, la dimension apollinienne du récit, prise en charge par Ishmaël (qui voit la baleine comme baleine et la décrit), vient s'interposer entre le lecteur et le réel symbolisé par Moby Dick : et c'est Achab qui, par son délire (lequel ressemble beaucoup à une ivresse dionysiaque) fournit l'accès à la vérité transcendante du mythe. Achab ne voit pas la baleine en tant que baleine, il voit directement le réel dont elle est le symbole, et il emporte avec lui l'équipage.
La réalité sensible n'a pas de consistance ontologique : les choses n'y existent que par différenciation mutuelle.	« Il n'est de qualité au monde qui ne vaille que par le contraste. En soi, rien n'existe. Si vous vous vantez d'être partout et depuis longtemps confortable, vous pouvez être assuré que vous n'êtes plus confortable du tout. » (49)	Les choses du monde n'ont pas de consistance substantielle : elles n'existent que les unes par rapport aux autres. Mais davantage, elles n'existent que par le rapport qu'elles entretiennent avec le réel invisible. Les choses n'ont de sens que si on les saisit comme <i>symboles</i> des réalités invisibles : prises séparément, elles sont vouées à l'absurde. Même raisonnement avec la couleur : les choses ne sont visibles que par leur différence de couleur ; mais les couleurs n'existent pas : elles ne sont que les manifestations d'une lumière pure, blanche, qui, tout en rendant visible le visible, reste elle-même invisible. La contempler directement serait devenir aveugle. + les rapports entre les choses sont indissociables de l'homme ; de ses capacités perceptives (perception des couleurs) mais également de ses capacités affectives. L'amour est l'une des forces de liens entre les choses manifestées ; mais les liens divins entre choses invisibles sont forgés dans la peur.
La réalité sensible est incapable d'éclairer par elle-même notre propre réalité.	« Aucun homme ne peut avoir aussi bien conscience de sa propre réalité qu'en ayant les yeux fermés ; comme si, à la vérité, l'obscurité était la chose la plus propice à l'essence de notre être ; la lumière, elle, étant surtout utile à notre corps de terre. » (50)	Pour percevoir le réel invisible, il faudrait voir les choses comme symboles ; à celui qui ne peut symboliser le réel sensible, ce n'est qu'en se fermant au réel sensible que l'accès au réel peut s'entrouvrir. L'introspection est le substitut de celui pour lequel la lumière qui éclaire le monde n'est que la lumière naturelle qui s'alimente à l'huile de cachalot. Il faudrait que les choses s'éclairent à une autre lumière : c'est le cas pour Achab.

Le monde sensible en lui-même n'a pas de sens	[A lire en parallèle avec la fin du sermon] « La joie et les délices éternelles seront à celui qui en s'allongeant peut dire avec son dernier souffle ; Oh ! Père, toi que je connais par tes verges surtout ; mortel ou immortel maintenant je meurs. J'ai essayé d'être à toi plus qu'à ce monde et qu'à moi-même. Mais ceci n'est rien. A toi je laisse l'éternité ; car quel est l'homme qui pourrait vivre la vie de son Seigneur ? » (55) / A peine un périlleux voyage est achevé qu'un second commence ; et le second terminé, un troisième s'amorce de nouveau et ainsi de suite, pour toujours et à jamais. Ainsi est l'infini et l'intolérable de tous les efforts terrestres.	L'éternité véritable est disjointe du monde ; elle ne peut se gagner qu'en cessant d'appartenir au monde (par le détachement, ou par la mort). L'éternité propre au sensible n'est qu'une perpétuité, un recommencement absurde à la Sisyphe. L'homme n'accède pas à l'éternité en transformant la Création ; il ne le peut qu'en la transfigurant ; la transformation du monde n'ouvre pas l'accès au Salut ou à la transcendance. Cf. Protestantisme.
La grandeur est nécessairement conscience de la vanité du monde (dimension tragique)	(p. 64) Un noble vaisseau ! mais, je ne sais pourquoi, mélancolique. N'en est-il pas ainsi de toutes les choses nobles ? » (68) « Cette puissante créature spectaculaire semble toute désignée pour de nobles tragédies ; même si, à cause de sa naissance ou d'autres circonstances, il semble dominé par une morbidité mi-consciente de sa nature profonde. Car tous les hommes tragiquement grands en sont ainsi marqués. Soyez sûrs de ceci, jeunes ambitieux ! Toute grandeur mortelle n'est que maladie. »	La grandeur est conscience malheureuse, car elle est à la fois distance au monde (et non immédiateté béate) et conscience de cette séparation, de la vanité du monde. A travers la conscience, le monde se vide du seul être qui seul peut lui donner consistance en lui donnant un sens (mais donner un sens au monde, c'est nécessairement dépasser la réalité sensible), et l'homme se vide du monde en lequel seul il peut accéder à la vie. Pour Ishmaël, l'existence bienheureuse est celle d'un être-au-monde qui soit un être <i>dans</i> le monde ; toute grandeur est liée à une forme <i>d'époché</i> qui contredit l'exigence du bien-être. Intéressant : ici on a simultanément Ishmaël-1 et Ishmaël-2 : la grandeur implique nécessairement l'arrachement aux évidences sensibles, à la matière visible (Ishmaël-2) <i>mais</i>, du point de vue matériel, sensible (et donc du bien-être), la grandeur n'est qu'une pathologie (Ishmaël-1). Toute réflexivité, en étant conscience de l'absurdité de la réalité sensible (lorsqu'on ne la rapporte qu'à elle-même), est tragique ; mais tout tragique est morbide du point de vue de l'immanence sensible. (cf. la spéculation philosophique comme dysfonctionnement organique). Ishmaël est « celui qui reconduit à la limite ; face à la religion, il est matérialiste et reconduit la pensée religieuse à un organisme qui dysfonctionne. Face au matérialisme, il montre que le matérialisme aboutit à l'absurde, et que la grandeur de l'homme est de donner sens en interprétant — ce qui fait du sensible un signe qui signifie autre chose que lui-même.
Terreurs sensibles, terreurs mythiques.	Car les terreurs que l'homme peut comprendre ne sont rien comparées aux sublimes entrelacements des terreurs et des merveilles de Dieu. » (100)	

	« [Les baleiniers] ont, dis-je, lutté avec des merveilles vierges, avec des terreurs vierges que Cook avec tous ses marins et ses mousquets n'aurait pas volontiers affrontées. » (101) « Et si brave qu'il soit, c'était cette sorte de courage généralement visible dans beaucoup d'hommes intrépides qui, demeurant fermes dans le conflit avec la mer, ou les vents, ou les baleines, ou quoi que ce soit de la déraisonnable terreur du monde, ne peuvent cependant supporter ces plus terrifiantes — parce que plus spirituelles — terreurs qui, parfois, vous menacent du front hérissé d'un homme rageur et puissant. » (106)	A chaque monde appartient un type de terreur, et l'on ne combat pas les deux avec les mêmes armes. Pour le premier, le courage, la détermination, l'expérience et l'espérance : de ce point de vue Starbuck est invincible. Les secondes ne peuvent pas réellement être combattues : on les fuit (Starbuck), on les évite après les avoir reconnues (le capitaine au bras manquant), on les affronte (Achab). L'idée selon laquelle la terreur véritable implique nécessairement une dimension fantastique, merveilleuse, est un lieu commun de la littérature américaine : on la retrouve chez Poe, Doyle, etc. La peur peut nous conduire à raisonner mal ; mais la source de la terreur véritable est elle-même irrationnelle, supra-rationnelle.
L'huile de baleine et la lumière du monde	« Cependant, bien que le monde fasse fi de nous, il nous rend, sans le savoir, l'hommage le plus profond, qui touche presque à l'adoration, étant donné que la plupart des flambeaux, lampes, bougies qui brûlent autour de ce globe, brûlent grâce à nous et pour notre gloire. » (100) « Et quant à moi, si par hasard il y a en ma personne quelque qualité ignorée et si jamais je mérite quelque vraie réputation en ce bas monde, dont je puisse me sentir fier ; si, dans l'avenir, je réalise quelque chose que, tout compte fait, un homme peut préférer avoir réalisé que laissé faire ; si, à ma mort, mes exécuteurs testamentaires ou, plus exactement, mes créanciers, trouvent quelques manuscrits dans mon secrétaire ; alors, par avance, j'en attribue tout l'honneur et toute la gloire à la chasse à la baleine, car un baleinier fut mon Yale College et Mon Harvard. » (103)	C'est de la chasse à la baleine <i>en tant que spermaceti</i> que naît la lumière qui éclaire le monde terrestre. La chasse à la baleine en tant qu'entreprise matérielle symbolise alors la maîtrise rationnelle de l'homme face à la nature : exploitation des ressources, connaissance scientifique, puissance technique, etc. Elle aboutit également à un enrichissement personnel qui est matériel (lequel peut éventuellement être le signe du Salut... mais dans Moby Dick cette idée reste étrangère au quakerisme.) Mais : c'est de la chasse à la baleine <i>en tant que Léviathan</i> que naît la connaissance de soi, l'épreuve de soi. La chasse à la baleine devient alors confrontation avec le réel invisible, quête d'une réalité intérieure. A la recherche de la puissance du moi s'oppose la marche vers la proximité du Soi (Jung). Inégalité : il n'y a aucune sotériologie du progrès. Le progrès scientifique et technique ne peut en aucune manière assumer le rôle sotériologique que lui confèrent les Lumières (l'histoire des entreprises humaines n'est qu'une éternelle répétition). Melville est beaucoup plus proche d'Emerson (ou de Bergson) : le salut spirituel ne sera jamais assuré par un gain de puissance terrestre.

Interpréter les symboles du monde, c'est se saisir soi-même comme destin.	« Dans sa joie du consentement tacite et comme envoûté de son second, Achab n'entendit pas cette invocation pleine de présages. Il n'entendit pas non plus le rire étouffé de la cale, ni la voix prophétique du vent dans les cordages, ni le bruit sourd des voiles battant contre les mâts car son cœur était enchanté. De nouveaux les yeux baissés de Starbuck s'allumèrent avec l'entêtement de la vie ; le rire inhumain s'éteignit ; les vents continuaient à souffler ; les voiles se gonflaient ; le bateau se soulevait et roulait comme auparavant. Ah ! pressentiments et avertissements ! pourquoi ne pas insister une fois que vous vous êtes fait entendre ? Mais vous êtes plutôt des présages que des avertissements, ô ombres ! Et moins encore des prédictions du dehors que des confirmations de choses qui se passent en dedans. Car, dans notre être, les nécessités intérieures continuent à nous pousser sans qu'il soit besoin de choses extérieures pour nous y contraindre. » (152) Mais oh ! camarades, à tribord de chaque peine se trouve une béatitude certaine. Et le point culminant de cette béatitude est d'autant plus élevé que le fond de la peine aura été profond ; tout comme la pomme du grand mât est d'autant plus haute que la carlingue est basse. La joie ! Une joie intérieure très très haute est pour celui qui, aux dieux fiers et aux puissants de cette terre, oppose sa propre petite personnalité. La Joie est pour celui dont les solides bras le soutiennent encore quand le bateau de ce traître de bas monde s'est dérobé sous lui. (44-45)	La signification des choses du monde n'implique aucun déterminisme de type causal. L'herméneutique du monde nous renvoie bien, d'abord, à une égo-phanie, puisque le sens des choses ne peut être dévoilé que par celui <i>pour lequel</i> elles sont signifiantes, c'est-à-dire celui dont elles manifestent l'identité ou le projet. Saisir les choses visibles comme des symboles des choses invisibles, c'est invariablement être reconduit à notre propre identité réelle, car les choses ne sont symboles que <i>pour</i> nous, c'est ma propre identité que je dévoile en produisant l'herméneutique des symboles. Celui qui sait interpréter le visible s'y retrouve toujours lui-même, pour deux raisons. La première est qu'il est incapable de saisir les choses comme symboles si elles ne sont pas symboles <i>pour lui</i>, si elles lui indiquent un chemin qui reste étranger à sa vertu propre. La seconde est que les choses ne sont signes de nécessité que dans la mesure où elles témoignent de <i>notre</i> nécessité, de notre enfermement dans le destin qui est le nôtre. Le monde ne nous contraint pas <i>en dépit</i> de notre liberté comme obéissance à nous-mêmes : il <i>est</i>, en tant que signifiant, cette liberté comme destin, nécessité intérieure. Le destin à la Melville est celui d'une Iphigénie dont la nature profonde eût été d'être une martyre. Celui qui sait interpréter le visible s'y découvre lui-même en tant que Nom divin (Ibn Arabi) ; mais le propre d'Achab est d'être un <i>non</i> divin, un nom qui s'est épris de sa propre lumière et qui cherche à affirmer son destin comme une liberté. Achab est celui dont le destin est d'être libre, non pas (du tout) dans le sens d'une création de soi par soi, mais dans celui qui consiste à accomplir une nécessité intérieure qui <i>s'oppose</i> à l'ordre divin. Dans une optique théophanique, comprendre les choses visibles, c'est se découvrir soi-même en tant qu'émanation d'un Dieu ayant créé le monde pour témoigner de sa gloire ; dans celle d'Achab, je me découvre en tant que celui qui, en interprétant le monde, se contemple lui-même mais <i>sans</i> devenir le support de la Gloire. La question problématique est la même que pour Ibn Arabi : en quoi le fait d'opposer un non-lieu à l'auto-contemplation de Dieu me fait-il sortir du cercle de la théophanie ? Achab ne fait-il que manifester l'une des propriétés du divin (la colère ?), ou parvient-il à la séparation véritable ? Achab fait-il partie du plan divin ? La Joie véritable est celle que goûte celui qui parvient à affirmer son identité personnelle face aux dieux terrestres (très bergsonien) ; la réalisation personnelle ne passe pas par la soumission aux impératifs de la matière (richesse, gloire), ni par le triomphe sur la matière (science, technique). Elle exige l'affirmation de soi dans la séparation à l'égard du monde sensible, et dans la conscience de son néant. La Joie véritable est donc la sœur de la solitude, de la mélancolie et de l'angoisse (et non celle du rire de Stubb). Détresse de la grandeur, jointe à la jouissance du sublime (de ma propre transcendance à l'égard du réel). Mais pour celui qui cherche à affirmer sa personnalité, non plus face aux dieux terrestres, mais face aux dieux véritable, quelle joie peut-il y avoir ? Il ne peut plus jouir de la beauté du sensible (en laquelle Dieu transparaît), il a rompu la chaîne d'amour qui le relie aux autres : il ne peut que connaître l'angoisse qui lie les choses invisibles. La Joie véritable est d'ordre mystique, religieuse : elle n'accepte la néantisation du monde que pour mieux se tourner vers son Créateur, vers le Nom que Dieu m'a donné ; et de cette conversion de l'amour de soi vers l'amour de Dieu il reçoit à nouveau un amour transfiguré de soi et des autres (Kierkegaard). Achab incarne une mystique qui se détourne de Dieu : mais d'où tirerait-il la matière de sa jouissance ?
	« J'avoue franchement que je ne veillais pas très bien. Comment l'aurais-je pu, avec le problème de l'Univers qui tournait en moi ?	

L'herméneutique du monde n'est pas une rêverie. Critique de l'introspection et de la rêverie mystique.	Etant donné que j'étais entièrement livré à moi-même à une altitude faite pour engendrer la pensée, comment pouvais-je, sinon distraitemment, tenir les obligations en usage sur tout baleinier : « Ouvrez l'œil et avertissez à chaque chose suspecte. » Propriétaires de vaisseaux de Nantucket, laissez-moi ici vous tancer sérieusement ! Gardez-vous d'enrôler dans vos vigilantes pêcheries un gars au front maigre et à l'œil creux enclin à des méditations hors de saison et qui s'offre à embarquer avec le Phédon au lieu du Bowdich dans la tête. Je vous le répète : méfiez-vous d'un tel gars ; vos baleines doivent être vues avant d'être tuées ; ce jeune Platonicien aux yeux vagues vous fera faire dix fois le tour du monde sans que vous en soyez plus riche d'une demi-livre en huile de cachalot... Cet avertissement est nécessaire car, de nos jours, la chasse à la baleine sert de refuge à bien des jeunes garçons romantiques qui, dégoûtés des soucis de la terre, sont à la recherche du sentiment dans le goudron et la graisse de baleine. Fréquemment, Child[e] Harold se perche à la tête du mât d'un baleinier malchanceux et déconcerté, et avec des intonations tristes crie : « Roule, ô profond et sombre océan bleu, roule ! Dix mille chasseurs de graisse te parcourent en vain. » [...] Ces jeunes Platoniciens ont la conviction que leur vue est défectueuse, qu'ils sont myopes et qu'alors il ne sert de rien de se fatiguer le nerf optique. Ils ont laissé leurs lorgnettes chez eux. « Mais, espèce de singe, disait un harponneur à un de ces gars, voici bientôt trois ans que nous bourlinguons et tu n'as pas encore levé une seule baleine. Les baleines sont aussi rares que les dents d'une poule quand tu es là-haut ! » C'était peut-être vrai ; peut-être aussi que des bancs étaient apparus au fond de	<i>Le Pèlerinage de Childe Harold</i> (Childe Harold's Pilgrimage) est un long poème narratif en quatre chants écrit par Lord Byron. Il a été publié entre 1812 et 1818 et est dédié à « Ianthe ». Le poème décrit les voyages et les réflexions d'un jeune homme fatigué du monde qui, désillusionné par une vie de plaisirs et de débauches, cherche une distraction dans les pays étrangers. Dans un sens plus large, c'est l'expression de la mélancolie et des désillusions ressenties par une génération lasse des guerres de la Révolution et de l'Empire. Le titre du poème provient en partie du terme childe, titre médiéval pour un jeune homme cherchant à gagner ses éperons de chevalier. Critique de l'introspection, de la méditation et de la rêverie. La véritable chasse à la baleine est <i>opératoire</i>, comme l'alchimie. Il faut certes s'ouvrir le plus possible, atteindre cet état de réceptivité maximale, mais sans perdre le travail de <i>discernement</i> qui permet l'intégration des contenus. Ouverture au délire et conscience discriminante vont de pair. Si le second vient à faire défaut, soit l'on tombe dans une passivité stérile, soit l'on bascule dans l'inflation qui fait sombrer le moi dans les profondeurs. Propre d'Ishmaël : l'abandon mystique est rappelé à l'ordre par les exigences de la réalité sensible : celui qui s'abandonne à la contemplation tombe à l'eau. L'idéaliste platonicien tombe dans les tourbillons cartésiens.
---	--	--

	l'horizon, mais ce gars distrait ne les avait pas vus. bercé, dans un état de rêverie inconsciente, indifférent à tout, il avait perdu son identité dans la cadence des vagues opiacées de ses pensées. Il prenait l'océan mystique à ses pieds pour l'image bleue de l'âme profonde de l'univers, humanité et nature mêlées. Et chaque fois qu'il apercevait furtivement une belle forme étrange glissant sous la mer, ou qu'il entrevoyait un fanon coupant la vague, il croyait que c'était la matérialisation des pensées qui volaient à travers son âme. Dans cet état d'enchantement l'esprit se retire dans le grand tout, se dissout dans le temps et dans l'espace comme les cendres éparpillées du panthéiste Cranmer, faisant finalement partie de tous les rivages de ce globe rond. Il n'y a nulle vie en vous sauf ce mouvement de balance que donne le bateau roulant doucement, qu'il prend à la mer et que la mer prend au flux insondable de Dieu. Mais dans cet état de sommeil, de rêve, bougez d'un pouce votre main ou votre pied, lâchez prise un tant soit peu et, avec épouvante, votre identité vous revient. Vous planez au-dessus des tourbillons des cartésiens. Et peut-être qu'à midi, quand le temps est très beau, avec un cri étouffé vous tomberez à travers cet air transparent dans la mer estivale pour ne jamais revenir à la surface. Retenez bien ceci, ô panthéistes ! (146)	Version radicalisée de la contemplation symbolique du monde : les choses ne sont plus saisies que comme des reflets du spirituel : dissolution du monde visible dans le moi spirituel dont il ne semble être que la projection, et dissolution du moi dans le monde spirituel. Intéressant : la racine dynamique du vaisseau, c'est la mer ; et la racine dynamique de l'océan, c'est Dieu. La contemplation platonicienne devient alors dissolution en Dieu ; mais là encore, la mort symbolique n'aboutit pas à une renaissance spirituelle, mais à la chute des corps (mort matérielle).
L'enjeu de la dénomination des choses	« Call me Ishmaël » Ahab ne s'est pas baptisé lui-même Queequeg / Qohog Tante Charité L'homme de l'île de Man, etc.	Moby Dick est traversé par le débat des XVIII^e-XIX^e siècles aux Etats-Unis sur la nature de la langue, et les moyens de la faire correspondre au réel. Il s'agit à la fois d'insister sur la dimension <i>conventionnelle</i> des mots, et de maintenir l'univocité du mot pour qu'il prenne en charge l'essence de la chose désignée. → Les noms de personnes sont le plus souvent des caractérisations conventionnelles que les personnages reçoivent comme un attribut. Il leur vient de l'extérieur, mais il exprime une intériorité. Ishmaël se caractérise par le fait qu'il n'appartient pas au monde qui est le sien ; il est un étranger, et c'est ce qui lui permet de conserver la <i>distance</i> au réel qui lui permet de décrire, de raconter, de témoigner. Dans le cas de

	Melville, c'est particulièrement vrai dans la mesure où son inappartenance à la communauté des matelots se signale principalement par le fait qu'il est un <i>lettré</i> (qui deviendra écrivain). Ishmaël n'appartient à aucun monde, il est celui qui reconduit chaque chose du monde à la frontière : et lui-même n'appartient ni à la terre, ni aux profondeurs de l'Océan. C'est en quoi il flotte au-dessus des eaux, ce qui lui permet de témoigner. La quête de Melville sera de passer de l'humour (dérision, ironie) à la sublimation. Moby Dick est le moment où il réussit à affronter la dualité du réel et du sensible dans une parole qui n'est ni celle du roman noir (Pierre), ni celle de l'ironie (Omoo), ni celle de l'allégorie (Mardi). Moby Dick cherche à conjoindre dans un même discours ce que Melville tentera plus tard de dépasser dans la parole poétique. Cette idée trouve sa manifestation dans la tentative de <i>caractérisation</i> du cachalot. « La matière originale sur le cachalot qui se trouve dans leurs ouvrages va très loin et est d'excellente qualité, malgré qu'elle soit nécessairement réduite à des descriptions scientifiques. Quoi qu'il en soit, jusqu'à présent, le cachalot scientifique ou poétique ne figure intégralement dans aucune littérature. » (122) « C'est une vue générale et systématique de la baleine sous sa forme la plus large que je désire maintenant vous offrir. Ce n'est point là une tâche facile. Nous allons tenter la classification des parties constituantes d'un chaos ; rien de moins. » (121) (123) « Mais, je le répète, c'est une lourde tâche : aucun trieur de lettres de bureau de poste n'y parviendrait. Poursuivre ces monstres dans le fond de lamer, à tâtons ; plonger les mains parmi les innombrables origines et membres jusqu'au ventre du monde est une chose angoissante. Qui suis-je pour tenter d'attraper le Léviathan par le bout du nez ? Les terribles menaces de Job peuvent bien me concerner et me terroriser : « Va-t-il (le léviathan) faire un pacte avec toi ? Ton espoir n'est que vanité ! » Mais j'ai navigué à travers bien des bibliothèques et j'ai vogué sur les océans. Ces mains que voici ont eu affaire aux baleines. Je suis sérieux et ferai de min	Le propre de l'œuvre <i>Moby Dick</i> est précisément d'instaurer cette lecture totale : baleine sensible + baleine mythique. D'après Ishmaël, ce n'est qu'en maintenant <i>ensemble</i> ces deux dimensions que l'on pourra approcher ce qu'est <i>véritablement</i> la baleine, la baleine <i>vivante</i>. Deux tentatives (burlesques) ont déjà été tentées : celles qui ouvrent le roman. Catalogue de mots, catalogue de citations. Les « définitions » données ne sont évidemment pas recevables, dans la mesure où elles ne nous disent rien de <i>ce qu'est</i> le cachalot. La question est : comment définir ce qui semble caractérisé par l'informe, le chaos, la démesure, etc. ? La tentative d'Ishmaël va être platonicienne : circonscrire par dichotomie successive, au fil d'une classification ordonnée. La tentative est vouée à l'échec, comme en témoigne son aboutissement. Ni connaissance théorique, ni connaissance pratique, mais entrelacement des deux. Seul peut <i>montrer</i> la baleine celui qui sait percevoir le léviathan <i>à travers</i> la baleine. Nous avons l'art apollinien de la science pour ne pas périr de la vérité, etc. Le problème est qu'Ishmaël va abandonner cet entrelacement pour effectuer une sorte de classification purement empirique, arc-boutée sur une différenciation purement quantitative (la taille) et sur un point de départ qui contredit directement l'exigence de scientificité qu'il s'est fixée. La définition à laquelle il aboutit est une farce.
--	---	---

	mieux. » « Sachez donc que, écartant tous les arguments, je me range du côté de la vieille croyance terrienne, qui veut que la baleine soit un poisson. Et j'en appelle à Jonas le saint pour me soutenir. Cette chose primordiale réglée, le second point est de savoir en quoi la baleine diffère des autres poissons. » (123) « Disons donc, pour être brefs, que la baleine est <i>un poisson qui souffle un jet d'eau et qui a une queue horizontale</i>. Maintenant vous l'avez. Bon ! Quoique condensée, cette définition est le résultat d'une longue réflexion. » (124) « On peut plus ou moins s'attarder sur toutes ses autres particularités, je n'ai affaire principalement qu'avec son nom maintenant. Considéré d'un point de vue philologique il est absurde. [...] Quand la vraie nature du spermaceti fut connue, son nom d'origine lui resta, maintenu par les commerçants, sans doute afin d'en augmenter la valeur par l'idée de rareté qui s'y associait. Et c'est ainsi que cette appellation fut donnée à la baleine de laquelle cette matière était tirée. » (125) « Il y a tant d'exceptions et de singularités dans les diverses combinaisons qu'offre chaque type, qu'on ne peut songer à en tirer des lois et une méthode. Chacun des naturalistes de la baleine a échoué sur cet écueil. » (127) « Je garde à tous les poissons les noms populaires que leur donnent les pêcheurs car, en général, ce sont les meilleurs. » (129)	Ishmaël pose une question à caractère scientifique : la baleine est-elle un poisson ? La réponse donnée est une caricature d'anti-scientificité : Contre les arguments scientifiques : l'argument de tradition (sagesse populaire) appuyée sur un argument d'autorité à caractère religieux. Yop ! Je passe sur la « classification » (in quarto, etc.) qui n'est qu'un classement par ordre de taille, qui ne nous délivre absolument aucune information sur <i>ce qu'est</i> une baleine. Le classement est fondé sur une répartition arbitraire, matérielle et quantitative, dont on ne voit pas du tout en quoi elle pourrait nous aider à cerner l'essence de la baleine (dans le style de Melville, on pourrait dire que c'est de la dialectique platonicienne vue par Aristote). Cela vaut le bipède sans plumes. Aucune essence de la baleine ne nous est délivrée par cette définition. L'ironie manifeste de la réflexion finale souligne l'échec de toute tentative de « définir » la baleine par voie de classification empirique. Ishmaël passe ensuite à la caractérisation du cachalot. Là encore, l'étymologie n'aboutit qu'à indiquer une erreur, et la classification échoue explicitement dans une tentative de classification qui se termine en catalogue d'espèces imaginaires. I.e : ce que j'essaye de faire n'a aucune chance d'aboutir. A resituer dans les débats linguistico-politiques du XIX^e siècle : la langue vernaculaire contre la langue savante. Ici l'avantage de la désignation populaire est qu'elle maintient un lien figuratif entre le nom et la chose, proche de la « métaphore » (Dos de rasoir, ventre de souffre, etc.) Sauf pour le requin « tueur » : « On peut prétexter que son nom n'a rien de distinctif, car tous nous sommes des tueurs, sur terre et sur mer, Bonapartes et requins compris. » (130)
--	---	--

	« On peut encore dresser d'autres listes de baleines incertaines, baptisées de toutes sortes de noms bizarres. Je les omets comme étant périmés et je ne peux m'empêcher de les soupçonner de n'être que des sons, pleins de léviathanisme, sans signification aucune. » (133) « Ce livre entier n'est qu'une esquisse. Même pas ! Rien que l'esquisse d'une esquisse. » (133)	...si l'on considère qu'il cherche à épuiser l'essence de la baleine et du cachalot en ne l'appréhendant qu'à l'aune d'une classification périodique des éléments. Mais justement, tout Moby Dick montre que ce point de vue rationaliste sur le cachalot n'a pas de sens, puisqu'il en laisse échapper la dimension mystique, poétique (incarnée par Moby Dick).
--	--	--